

Abaille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Office: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered as the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 6 novembre 1909. Thermomètre de E. Claudet, Opticien, Successeur de E. & L. Claudet, 913 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centgrade

SOMMAIRE.

- 3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, Feuilleton. 5me PAGE. Barbarie Africaine. Faits Divers. 6me PAGE. L'Honnête Pauvreté. Un magicien chez le Pape. L'Horloge infernale. Cuisine. 7me PAGE. Poésie. Mondanités. Chiffons. Contorsions de Comédiennes. Quelques héroïnes de l'Année Terrible.

Réforme électorale en France.

Une série de réunions vient de s'organiser dans le moment de la représentation proportionnelle dans le but de prouver à l'opinion publique qu'une réforme électorale est nécessaire. A Clichy a eu lieu, il y a quelques jours, la première de ces réunions; et elle a été brillante, disent certaines feuilles parisiennes. Des hommes affiliés aux partis politiques les plus divers, républicains, modérés, radicaux, socialistes, Députés de la Droite ont pris la parole devant une assemblée de plusieurs centaines de personnes pour attaquer les vices du scrutin d'arrondissement, pour prouver que la représentation proportionnelle peut seule produire une Chambre qui soit l'expression exacte des sentiments du pays; pour défendre les électeurs contre l'injuste reproche qu'on leur fait trop souvent de n'être pas en état de comprendre et de mettre en pratique un système appliqué sans la moindre difficulté au-delà des frontières de la France. Les orateurs ont été écoutés, tous, avec la même attention; et l'impression que leurs auditeurs ont emportée des divers

discours est de nature à les encourager à poursuivre énergiquement leur campagne si bien commencée.

Les réunions publiques sont, dans un pays de suffrage universel, le meilleur moyen de propagande. Mais, malheureusement, elles sont trop souvent rendues impossibles en France, prétendent, par les bandes de tapageurs intolérants qui étouffent la voix de leurs adversaires; trop souvent aussi elles orageuses par les harangues ou les raisons sont remplacées par de grossières injures.

Les réunions comme celle de Clichy ont honneur à ceux qui s'y sont mêlés, qui y ont pris la parole comme à leur auditoire, et donnent le meilleur espoir pour l'avenir.

Il n'y a pas eu d'objection sérieuse à faire contre le principe de la représentation proportionnelle, ajoute le journal qui paraît favorable à l'initiative; et si elle n'est pas encore assurée du succès, c'est parce que, d'une part, elle n'est pas suffisamment connue et comprise; c'est parce que, d'autre part, elle est obligée de lutter contre la redoutable coalition des gens qui risqueraient de perdre leurs sièges législatifs si un mode de votation honnête et sincère venait à être substitué au scrutin d'arrondissement.

Le jour où la masse des électeurs sera éclairée sur la légitimité, sur les avantages, sur la possibilité pratique de la réforme, le jour où ceux qui la combattent comprendront, à la suite de manifestations nombreuses pareilles à celle de Clichy, qu'il y a peut-être plus de danger pour eux à la repousser qu'à s'y résigner, la cause de la représentation proportionnelle sera gagnée, et on applaudira à l'accomplissement de ce qu'un des orateurs de l'autre soir a justement nommé dans son discours, une œuvre de salubrité publique.

Notre Représentant en Chine.

On a lu dans nos dépêches que le poste diplomatique américain en Chine est convoité par un homme bien connu à Washington où il est domicilié, et bien connu à la Nouvelle-Orléans aussi, M. Oscar Terry Crosby.

Déjà M. Knox, Secrétaire d'Etat, est en possession de l'application de M. Crosby et la présentera au Président dès son retour dans la Capitale.

La candidature de M. Crosby est appuyée par des amis nombreux qui ne sont pas sans influence politique. M. Taft sait que M. Crosby postule le poste, mais n'étant le seul, le Président ne fera la nomination qu'après s'être renseigné parfaitement sur la valeur, les mérites de chacun des postulants, ce dont on ne saurait le blâmer.

M. Crosby est un homme du Sud, ce qui lui vaut les sympathies des gens du Sud; mais ses mérites personnels sont suffisants pour le recommander à l'attention du chef de la nation.

M. Crosby est bien connu à la Nouvelle-Orléans: il y a épousé Mlle Jeanne Bouligny, la fille d'une de nos familles les plus anciennes, les plus honorées.

- Et X..., se battra-t-il? -Non. -Pourquoi? -Il est propriétaire. -Qu'est-ce que cela fait? -Il refuse toutes les négociations.

TULANE.

Une longue série de représentations à New York ne prouve pas nécessairement la valeur d'une pièce, car maintes fois le jugement du public de la grande ville n'a pas été approuvé dans le reste du pays.

Cependant lorsque les critiques de toutes les grandes cités du Nord, Chicago, Boston, Washington, Minneapolis, Denver, etc., s'accordent pour confirmer le jugement de leurs collègues de New York, on peut sans crainte en déduire que la pièce en question est méritée de succès. Tel est le cas de "The Servant in the House", le beau drame de Charles Ram Kennedy qui sera donné à partir de ce soir au Tulane, et dont la presse de toutes les villes dans lesquelles il a été joué est unanime à consacrer le succès.

C'est une pièce solidement construite qui abonde en situations émouvantes et dont l'intérêt dramatique se maintient du lever au coucher du rideau. Elle sera sans nul doute entendue avec plaisir par notre public amateur de beaux spectacles.

"The Man in the House" sera donné toute la semaine, dimanche compris, novembre inclusivement.

CRESCENT.

Thurston, le grand prestidigitateur et magicien, est de retour à la Nouvelle-Orléans et dès ce soir notre public pourra l'applaudir au Crescent et suivre ses merveilleux tours de passe-passe.

Au nombre des intéressants numéros présentés par le célèbre prestidigitateur en est un intitulé "The Lady and the Lion" qui nécessite la présence sur la scène d'un grand lion.

Un superbe fauve a été spécialement importé d'Afrique dans ce but.

De l'avis des personnes qui ont assisté à son exécution, ce numéro est un des plus intéressants qu'il ait jamais présentés Thurston.

Des matinales seront données comme d'habitude au Crescent les mardi, jeudi et samedi.

ORPHEUM.

Les deux dernières exécutions du programme qui a eu tant de succès durant la semaine qui vient de s'écouler, ont lieu aujourd'hui et de main soir est inauguré un nouveau programme de vaudeville.

Ce programme très bien composé comme tous ceux qui ont été présentés par l'Orpheum depuis le commencement de la saison, comprend une petite comédie en un acte intitulée "Fagan's Decision" qui sera interprétée par deux artistes de talent Claud et l'artiste M. Lohr.

Mlle Alice Lloyd, une comédienne anglaise de renom, qui dans trois ans a paru sur les plus importants scènes des Etats Unis sera le clou du programme de la semaine.

Miss Lloyd avait signé un engagement avec Klaw et Lillinger, les impresarios bien connus, et devait par là même être de leur troupe, mais peu satisfaite du répertoire qui lui était proposé elle résilia son contrat et accepta une proposition avantageuse de M. Martin Beck, directeur de l'Orpheum Circuit. Elle vient d'obtenir un immense succès dans les divers théâtres de vaudeville où elle a joué, succès qui sans aucun doute se renouvellera dans notre ville.

Au nombre des autres artistes il convient de citer Vimos Wrotony, un célèbre pianiste hongrois qui exécute simultanément les hymnes nationaux Français, Allemand, Américain et Anglais, tour de force qui lui a valu les éloges des critiques les plus exigeants.

Les Zanouas, acrobates-cyclistes; les McGrady, de célèbres tireurs à l'arc les "Bison City Four", comédiens-chanteurs et des vues nouvelles du cinématographe complètent cet excellent programme.

THEATRE DE L'OPERA.

LA TRAVIATA--LES HUGUENOTS.

Dans une de nos dernières causeries nous disions que le beau succès d'habitué au Crescent les mardi, jeudi et samedi.

Les trois artistes ont été très appréciés avec toute l'attention, toute la vivacité, toute l'exubérance des jeunes années, et la faculté rare de répandre autour d'eux les émanations dont ils sont pénétrés, ce que nous appelons la communion artistique.

La Traviata, en moi, que j'ai vu et que j'ai entendue au Théâtre de l'Opéra, me rappelle le "Lionel Lincoln" de M. Meyer, les "Miles" de Gilbert, poètes charmants, tous trois, qui ont bien connu le cœur humain, cette fibre à laquelle il ont fait rendre tant d'accents supérieurs.

C'est dans ce petit cadre, avec trois personnages seulement, qu'est renfermé tout un monde d'amour, de regrets, de souffrances, de larmes, d'âmes désespérées. On ne trouve un réalisme plus vrai, plus poignant que dans cette chambre de l'Hotel montante, attend Rodolphe pour étaler son dernier soupir, pour envelopper de sa dernière, de sa suprême caresse. C'est dans une des plus belles réalisations que se révèle le mieux la destinée humaine.

La musique de La Traviata est la tristesse elle-même, qui pleure et se révolte parfois, et le spectateur dont le cœur n'est pas insensible, termine ses généreux sentiments, exprime ses sympathies par des sursauts plutôt que par des battements de mains.

Violetta nous est une preuve que l'amour, comme l'air, pousse de lui-même. Oui, l'amour se fait profondément ses racines dans tout notre être et continue souvent à verdoyer sur un cœur en ruine.

L'École du cri qui ne date que d'hier, a déjà fait son temps, et le public revient à grands pas aux procédés de la grande École qui a fait la gloire du siècle qui vient de s'écouler. C'est ce qui explique le succès qu'a remporté jeudi soir l'œuvre de Verdi.

Avec quel plaisir on écoute gazouiller ces oiseaux que l'on nomme chanteuses légères et à qui nous sommes redevables d'un vif plaisir.

Encourageons les efforts des hommes de goût qui résistent aux envahissements de méthodes qui transforment le chant en scènes de pugilat. A l'athlète il suffit d'avoir du biceps, à l'artiste il ne suffit pas d'avoir des poumons et du souffle.

Nous avons, dès la première heure, parlé des sujets qui ont brillé au-delà de la rampe, disons ici un mot du monde au-delà, du public qui était nombreux, élégant aussi, le mot n'a rien d'excessif, car il est de bon ton, en notre époque, de se rendre à l'Opéra en tenue de sport, de mousseline, gilet en cuir, queue de moure et gants blancs.

Et ce n'est pas seulement par le nombre et la recherche de sa mise que le public s'est fait remarquer, c'est également par son appréciation du régal qui lui était offert: un spectacle digne de lui.

Nombre des personnes qui s'étaient laissées aller par le spectacle, connaissant la musique si douce, si enveloppante du maître italien; mais jamais, osons-nous affirmer, ne se sont elles laissées plus remuer, plus émouvoir qu'à l'audition de jeudi.

Mlle Rolland, M. Nuibo et M. Chadal ont interprété ce poème du cœur avec un talent, un natu-

re, qui ont, mais été surpassés. Les trois artistes ont été très appréciés avec toute l'attention, toute la vivacité, toute l'exubérance des jeunes années, et la faculté rare de répandre autour d'eux les émanations dont ils sont pénétrés, ce que nous appelons la communion artistique.

La Traviata, en moi, que j'ai vu et que j'ai entendue au Théâtre de l'Opéra, me rappelle le "Lionel Lincoln" de M. Meyer, les "Miles" de Gilbert, poètes charmants, tous trois, qui ont bien connu le cœur humain, cette fibre à laquelle il ont fait rendre tant d'accents supérieurs.

C'est dans ce petit cadre, avec trois personnages seulement, qu'est renfermé tout un monde d'amour, de regrets, de souffrances, de larmes, d'âmes désespérées. On ne trouve un réalisme plus vrai, plus poignant que dans cette chambre de l'Hotel montante, attend Rodolphe pour étaler son dernier soupir, pour envelopper de sa dernière, de sa suprême caresse. C'est dans une des plus belles réalisations que se révèle le mieux la destinée humaine.

La musique de La Traviata est la tristesse elle-même, qui pleure et se révolte parfois, et le spectateur dont le cœur n'est pas insensible, termine ses généreux sentiments, exprime ses sympathies par des sursauts plutôt que par des battements de mains.

Violetta nous est une preuve que l'amour, comme l'air, pousse de lui-même. Oui, l'amour se fait profondément ses racines dans tout notre être et continue souvent à verdoyer sur un cœur en ruine.

L'École du cri qui ne date que d'hier, a déjà fait son temps, et le public revient à grands pas aux procédés de la grande École qui a fait la gloire du siècle qui vient de s'écouler. C'est ce qui explique le succès qu'a remporté jeudi soir l'œuvre de Verdi.

Avec quel plaisir on écoute gazouiller ces oiseaux que l'on nomme chanteuses légères et à qui nous sommes redevables d'un vif plaisir.

Encourageons les efforts des hommes de goût qui résistent aux envahissements de méthodes qui transforment le chant en scènes de pugilat. A l'athlète il suffit d'avoir du biceps, à l'artiste il ne suffit pas d'avoir des poumons et du souffle.

Nous avons, dès la première heure, parlé des sujets qui ont brillé au-delà de la rampe, disons ici un mot du monde au-delà, du public qui était nombreux, élégant aussi, le mot n'a rien d'excessif, car il est de bon ton, en notre époque, de se rendre à l'Opéra en tenue de sport, de mousseline, gilet en cuir, queue de moure et gants blancs.

Et ce n'est pas seulement par le nombre et la recherche de sa mise que le public s'est fait remarquer, c'est également par son appréciation du régal qui lui était offert: un spectacle digne de lui.

Nombre des personnes qui s'étaient laissées aller par le spectacle, connaissant la musique si douce, si enveloppante du maître italien; mais jamais, osons-nous affirmer, ne se sont elles laissées plus remuer, plus émouvoir qu'à l'audition de jeudi.

Mlle Rolland, M. Nuibo et M. Chadal ont interprété ce poème du cœur avec un talent, un natu-

re, qui ont, mais été surpassés. Les trois artistes ont été très appréciés avec toute l'attention, toute la vivacité, toute l'exubérance des jeunes années, et la faculté rare de répandre autour d'eux les émanations dont ils sont pénétrés, ce que nous appelons la communion artistique.

La Traviata, en moi, que j'ai vu et que j'ai entendue au Théâtre de l'Opéra, me rappelle le "Lionel Lincoln" de M. Meyer, les "Miles" de Gilbert, poètes charmants, tous trois, qui ont bien connu le cœur humain, cette fibre à laquelle il ont fait rendre tant d'accents supérieurs.

C'est dans ce petit cadre, avec trois personnages seulement, qu'est renfermé tout un monde d'amour, de regrets, de souffrances, de larmes, d'âmes désespérées. On ne trouve un réalisme plus vrai, plus poignant que dans cette chambre de l'Hotel montante, attend Rodolphe pour étaler son dernier soupir, pour envelopper de sa dernière, de sa suprême caresse. C'est dans une des plus belles réalisations que se révèle le mieux la destinée humaine.

La Première danseuse étoile était charmante sous les gazes légères qui dissimulaient à peine son harmonieuse gracilité; sa chorégraphie a été ingénieuse.

Hier soir, la seconde représentation des Huguenots a été donnée devant une salle comble et a valu aux artistes de chaleureux applaudissements.

Mme Demery a, comme à la première représentation, chanté excellemment le difficile rôle de Valentine qui exige en même temps qu'une voix chaude, étouffée, du tempérament. Bonne musicienne, elle dit correctement, avec goût, d'une quelconque des moyens naturels; avec cela, elle possède le besoucou de poète, et le feu sacré.

La matinée, à partir d'aujourd'hui, le soir, le samedi, le dimanche prochain, M. et Mme Demery, sous l'habile direction de M. Tartanac, ajoute justement au succès de la troupe.

A ceux qui suivent les matinées de l'Opéra, il sera agréable d'apprendre qu'un véritable régal leur attendront peut-être le plus grand ténor de nos jours, M. Escalier dont les triomphes sur les plus grandes scènes européennes ont été retentissants. On sait quel délicieux chanteur il est, et toutes les fois que l'effluve porte à son nom, les musiciens, les véritables fervents de l'Art, sauront que de merveilleuses heures leur sont réservées.

L'orchestre, sous l'habile direction de M. Tartanac, ajoute justement au succès de la troupe.

Le froid du Pôlé.

Le froid du pôle est un fait, mais c'est une question de savoir s'il ne vient pas de l'Équateur. Dans une conférence qui a été faite au Middlesex Hospital, le lieutenant Shackleton, explorateur du pôle Sud, a déclaré nettement qu'aucun de ses compagnons n'avait souffert du froid, jusqu'à un jour où l'on déballe les caisses de vêtements apportées d'Angleterre. Mais, à peine eût-on ouvert ces caisses, que tout le monde fut en ébullition. Ceux qui sortirent et se promènèrent sur la place furent bien réchauffés, mais ceux qui s'enfermèrent frileusement dans les huttes continuèrent à pleurer, à se débattre et à mourir. Le docteur Forbes Ross, explorateur du pôle Nord, a déclaré nettement qu'aucun de ses compagnons n'avait souffert du froid, jusqu'à un jour où l'on déballe les caisses de vêtements apportées d'Angleterre. Mais, à peine eût-on ouvert ces caisses, que tout le monde fut en ébullition. Ceux qui sortirent et se promènèrent sur la place furent bien réchauffés, mais ceux qui s'enfermèrent frileusement dans les huttes continuèrent à pleurer, à se débattre et à mourir. Le docteur Forbes Ross, explorateur du pôle Nord, a déclaré nettement qu'aucun de ses compagnons n'avait souffert du froid, jusqu'à un jour où l'on déballe les caisses de vêtements apportées d'Angleterre. Mais, à peine eût-on ouvert ces caisses, que tout le monde fut en ébullition. Ceux qui sortirent et se promènèrent sur la place furent bien réchauffés, mais ceux qui s'enfermèrent frileusement dans les huttes continuèrent à pleurer, à se débattre et à mourir.

Le double talent de chanteur et de comédien s'est affirmé en M. Chadal. D'Orbel est un rôle d'importance secondaire; mais en artiste, il l'a rempli, lui donnant du relief et un cachet de distinction. Plus d'un rôle s'est mouillé quand, au second acte, il a conuré son fils pour son propre bonheur et l'honneur de son nom d'abandonner ses folles amours. Jamais nous n'avons vu un masque plus expressif, un physionomie où se reflétait mieux les mouvements d'un cœur de père où les violences de l'indignation se taisent devant une tendresse suppliante.

Au troisième acte un Ballet réglé par M. Rizzo a été dansé par Mlle Fabris et le corps de Ballet.

Le double talent de chanteur et de comédien s'est affirmé en M. Chadal. D'Orbel est un rôle d'importance secondaire; mais en artiste, il l'a rempli, lui donnant du relief et un cachet de distinction. Plus d'un rôle s'est mouillé quand, au second acte, il a conuré son fils pour son propre bonheur et l'honneur de son nom d'abandonner ses folles amours. Jamais nous n'avons vu un masque plus expressif, un physionomie où se reflétait mieux les mouvements d'un cœur de père où les violences de l'indignation se taisent devant une tendresse suppliante.

Au troisième acte un Ballet réglé par M. Rizzo a été dansé par Mlle Fabris et le corps de Ballet.

Le double talent de chanteur et de comédien s'est affirmé en M. Chadal. D'Orbel est un rôle d'importance secondaire; mais en artiste, il l'a rempli, lui donnant du relief et un cachet de distinction. Plus d'un rôle s'est mouillé quand, au second acte, il a conuré son fils pour son propre bonheur et l'honneur de son nom d'abandonner ses folles amours. Jamais nous n'avons vu un masque plus expressif, un physionomie où se reflétait mieux les mouvements d'un cœur de père où les violences de l'indignation se taisent devant une tendresse suppliante.

Au troisième acte un Ballet réglé par M. Rizzo a été dansé par Mlle Fabris et le corps de Ballet.

menda: -Vrai, mademoiselle Fritz, c'est de l'arrestation... Pourquoi gardes-vous cela chez vous? -Pour détruire les rats qui dansent, la nuit, sur ma tête. M. Casal m'a donné ces paquets sans ordonnance, parce qu'il me connaît. N'en dites rien, sur-tout!... Combien en restent-il? -Vous les compterez vous-même, quand vous serez guérie, se hâta de répondre Henriette... Pour rien au monde je ne voudrais y toucher.

Elle les prit, néanmoins, mais pour les renvoyer au fond du tiroir où ils s'empilèrent. Puis, tandis que Mlle Fritz, le nez au mur, s'occupait, elle atteignit un volume sur l'étager où les livres se bousculaient, en désordre, pile-mêle avec des fascicules vides, une écriture, un coquetier. Elle s'efforça d'appliquer son esprit à la lecture, pour passer le temps, en attendant qu'on vint relever sa garde.

IX

Grâce aux ressources d'un tempérament robuste, Mlle Fritz, après quinze jours de chambre, entra en convalescence.

Marthe vit la prendre en voiture pour sa première sortie. Elle les parcourut le boulevard d'Orléans, la Promenade, et longèrent même le canal, au delà des platanes; puis, par une rue étroite, à travers la pra-

rie, elles gagnèrent la petite maison dont Marthe avait fait tant de fois le centre de ses rêveries. De près, la jeune fille s'aperçut que c'était seulement une pauvre ferme, flanquée d'arbres étiés et cernée par une rigole de paria malodorant. Déçue, elle enjamba au cocher de retourner.

Mlle Fritz, de son côté, ne goûtait guère d'agrément. Loins de triompher, aux côtés de Mlle d'Arribes, sur les ossements de la colline, au fat d'égout d'apprendre sa guérison quand on la vit. Il lui semblait que tous les yeux se braquaient sur elle au passage, et elle y croyait lire la réprobation.

De fait, dans le quartier des boutiques, où l'on s'était d'abord réjoui de la maladie de l'initiatrice, comme d'une punition céleste, on fut déçu d'apprendre sa guérison. Ensuite, quand on sut qu'elle avait accepté les soins d'Henriette d'Arribes et osé se montrer en compagnie de Marthe après les méchancetés propagées sur leur compte, on la jugea digne d'une inqualifiable toquet qui désarma les colères. On estima, d'ailleurs, que le plus sage était encore de se tenir coi, de ne point s'exposer aux représailles de la vieille fille "capable de tout", assurait-on, pour peu qu'on attirât sur soi sa vengeance.

Dans la bourgeoisie, comme dans les maisons modestes de la ville haute, on s'accordait à pro-

fermer la même opinion sur le compte de Mlle Fritz. Chacun la détestait: les enfants, dont elle surveillait les malices pour les rapporter aux parents, les amonreux qu'elle épiait, les commerçants, qu'elle accusait de manigances trompes et loches. Personne, toutefois, n'osait l'attaquer "elle était capable de tout".

Après sa maladie, en voyant qu'on évitait de la saluer, que M. Legrand gagnait précipitamment l'arrière boutique du libraire Kozak, s'il la voyait venir, Mlle Fritz sentit plus lourdement le poids de cette mésaventure. Jusqu'alors, elle s'en était peu soucée. Ce qu'elle voulait, par-dessus tout, c'était dominer, être quelqu'un dont on s'occupait, jouer un rôle. Peu lui importait les moyens. Mais maintenant, elle gardait une lassitude. Elle goûtait moins la lutte. Ses forces diminuaient. A son âge, on ne s'amusait pas impunément l'assaut brutal d'un malade grave. Il lui avait, le soir, dans sa chambre solitaire, de regretter de n'avoir point reporté l'ardeur amoureuse qu'elle sentait tourbillonner en elle sur un roquet chancelant, sur un chat athlétique ou sur un perroquet bavard, au lieu de vouloir à toute force mettre son activité au service des hommes et de la morale. Car elle s'estimait philanthrope et gardienne des nobles principes, ce qui lui évitait le pénible sou-

ci des remords. Le seul tort qu'elle se reconnaissait, c'était d'avoir été trop bonne, de répondre, sottement, aux questions sournoises des curieuses, habiles à la flatter: "Mademoiselle Fritz, vous qui savez tout... Mademoiselle Fritz, vous qui êtes si avant dans l'intimité de ces dames d'Arribes... Ah! on pourrait l'interroger maintenant!..."

Mais, surtout, le blâme infligé par Mme Jaume avait contristé la vieille fille, l'irritait. Penser qu'elle avait condescendu jusqu'à trayer avec cette modeste pour en recevoir, un jour, des leçons!... Enfin, il lui parut que sa pauvreté était la cause principale de cette opinion fâcheuse qu'on avait d'elle. Riche, on l'estime; on rivaliserait à son endroit de prévenances et de soins. Elle aurait rêvé, au lieu de gâcher sa vie... Oui, cela lui avait manqué, uniquement: être riche. Jadis, elle avait eu de la grâce, de la fraîcheur. Mais cela ne satisfaisait guère un amoureux. Suffisamment dotée, elle aurait pu trouver un époux, tout comme Marthe d'Arribes. Son humeur s'aggravait. Le bonheur de Marthe, la joie dont rayonnait son visage enfantin l'exaspéraient. Maintes fois, si la petite arrivait en route pour la prendre, avec la voiture, Mlle Fritz se montrait maussade, raturant: Elle s'emportait con-

tre les gens qui se croient tout permis, parce qu'ils détiennent la fortune.

Allez, mon enfant, si j'étais riche, on m'estimerait davantage... Et pourtant, je suis de bonne famille: le père de ma mère était capitaine au long cours!... Mais cela ne suffit plus, aujourd'hui!...

Marthe l'écoutait, un peu surprise, mais sans se départir de sa douceur indulgente. Elle mettait sur le compte de la maladie les incartades de la vieille fille. Vers elle, elle penchait son cœur d'avantage. Elle la consolait. Elle la plaignait. Elle l'écoutait à la satisfaction. Mais Mlle Fritz devenait chaque jour plus exigeante, plus irritabile. En elle, une soarde jalousie grondait. Elle accusait l'injustice du sort. Elle se comparait à Marthe, trop favorisée, par la chance, tandis qu'elle-même subissait la maladie, le mépris dévolu aux personnes pauvres. Elle enviait la jeune fille: elle la détestait, prenait en mauvaise part tous ses actes, toutes ses paroles. "Je n'ai que faire de sa pitié, pensait-elle... Sa pitié m'insulte."

Au contraire, elle vantait les vertus insignes d'Henriette, le dévouement qu'elle avait mis à la soigner, sans y être contrainte par aucune obligation. C'était sans entendu que Marthe avait marchandé ses soins en qu'elle les avait donnés pour acquitter une dette de reconnaissance.

tre les gens qui se croient tout permis, parce qu'ils détiennent la fortune. Allez, mon enfant, si j'étais riche, on m'estimerait davantage... Et pourtant, je suis de bonne famille: le père de ma mère était capitaine au long cours!... Mais cela ne suffit plus, aujourd'hui!... Marthe l'écoutait, un peu surprise, mais sans se départir de sa douceur indulgente. Elle mettait sur le compte de la maladie les incartades de la vieille fille. Vers elle, elle penchait son cœur d'avantage. Elle la consolait. Elle la plaignait. Elle l'écoutait à la satisfaction. Mais Mlle Fritz devenait chaque jour plus exigeante, plus irritabile. En elle, une soarde jalousie grondait. Elle accusait l'injustice du sort. Elle se comparait à Marthe, trop favorisée, par la chance, tandis qu'elle-même subissait la maladie, le mépris dévolu aux personnes pauvres. Elle enviait la jeune fille: elle la détestait, prenait en mauvaise part tous ses actes, toutes ses paroles. "Je n'ai que faire de sa pitié, pensait-elle... Sa pitié m'insulte."

gères tentaient d'acquérir au rabais. De celles-ci, Mlle Fritz redoutait les querelles. En apercevant, parmi elles, la mère de Clémence, elle sentit son cœur sauter dans sa poitrine. Elle fit un détour, par les ruelles tortueuses, afin d'échapper aux regards de cette personne peu polie, et surtout de dissimuler le but de son voyage.

Le commerce du monde

Les nations dont le commerce est prospérant sont, comme on sait, l'Angleterre, l'Allemagne, les Etats-Unis, la France, la Belgique, puis l'Autriche, l'Italie, le Japon, etc. Mais si l'on compare le chiffre d'affaires par habitant, le Belge vient en tête avec 165 francs, puis se classent l'Anglais, 105; le Français, 66; l'Allemand, 62; l'Américain, 48. Ces chiffres se rapportent aux six premiers mois de l'année.

Les lions en Afrique.

On s'inquiète de la disparition des lions dans l'Ouganda. Pour les nourrir les lions sont élevés par un antilope ou zébre. En une seule saison, près de Nairobi, on a tué 346 lions, et dans une période de 15.000 grands herbivores prélevés de la mort et qui vont détruire les récoltes et entraver la colonisation. On parle de lois protectrices pour les lions.



TYRONE POWER, Dans "The Servant in the House", au Tulane.